

Enjeux historiques de l'approche de l'Europe médiane

Paul Gradwohl

Université de Lorraine

Antoine Marès

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Choisir une approche aréale impose à l'historien de faire un pas de côté. Retenir pour objet une macro-région qui ne correspond ni à une revendication identitaire collective (du fait des intéressés ou de ceux qui les assigneraient à une « européanité médiane » insaisissable) ni à un pôle de civilisation et de pouvoir est un exercice peu pratiqué. Si l'on ajoute à ces obstacles cognitifs l'usage peu fréquent d'« Europe médiane » et l'incertitude relative à la notion d'« Europe centrale » (que nous allons voir plus loin), la démarche peut surprendre. Pourtant, les contributions de ce numéro visent à comprendre ce que peuvent apporter des regards décentrés sur l'Europe, et

au-delà. Car l'Amérique, l'Afrique et l'Asie centrales nous rappellent qu'un centre n'est pas toujours un barycentre ou l'axe autour duquel tourne un système. Par-delà un exotisme associé à la dimension française d'angle mort de l'espace compris entre Allemagne et Russie d'une part, et entre Baltique, Adriatique et mer Noire d'autre part, l'étude de cette vaste région permet de remettre sur l'établi des catégories qui irriguent la pensée historique : périphérie, zones secondaires, « impasses » ou, récemment, « terres de sang ». Longtemps occultée en France par le filtre germanique, puis par les empires, avant que l'effondrement de ceux-ci à la veille et à la suite de la Première

Guerre mondiale ne la révèle à travers la crise d'Orient puis la crise austro-hongroise, l'Europe médiane a surgi lors des traités de paix de la région parisienne et ouvert une ère nouvelle de proximité, vite refermée par l'issue des années 1930. Une nouvelle fois, cette zone a été engloutie dans le magma des impérialismes riverains avant la reprise d'un projet d'intégration européenne rendu possible par les événements de 1989 et l'effondrement de l'URSS en 1991.

Prise pour une périphérie, l'Europe médiane peut être aussi appréhendée comme centre, comme sismographe de l'Europe ou comme source et préfiguration d'une certaine européenneité. Il convient ici de la resituer dans sa spécificité, sa complexité et son environnement européen et mondial au-delà des stéréotypes simplificateurs : en somme, une Europe médiane mondialisée qui se caractérise par des flux entrants et sortants permanents et non pas un monde clos qui attirerait ou repousserait. Il ne s'agit pas de transformer en paradis méconnu ce qui semble être pour certains la part maudite de l'Europe. En restituer la présence mondialisée et les interactions avec le monde depuis le Moyen Âge nous paraît pourtant un objectif d'autant plus important pour l'ensemble des historiens qu'il concerne bien la pensée historique dans sa démarche globale. Les trois regards complémentaires retenus ici visent à interpeller tant les spécialistes que les non-spécialistes : les temporalités spécifiques éclaireront des

rapports pluriels entre temps et espace et permettront de revenir sur les enjeux de dénomination.

Temps, mémoire et histoire vécus en Europe médiane

La texture et l'appréhension du temps de l'Europe médiane sont décalées par rapport à celles de l'Europe occidentale. Un bornage en apparence autocentré se révèle composite et seulement en partie imbriqué dans les canons occidentaux : les temps de l'Europe médiane diffèrent de ceux de l'Europe occidentale, qu'il s'agisse des constructions étatiques, de la christianisation ou des temps de crise et de violence¹.

États anciens et discontinuité étatique

Au centre de l'Europe, quelques dynasties issues des noblesses locales se sont imposées à la fin du premier millénaire, correspondant à des logiques centripètes, même si les compétitions politiques et économiques n'en ont pas fait des pôles dominants et si cet espace a basculé dès la fin du Moyen Âge vers son caractère médian entre d'autres espaces politiques. Les Piast chez les Polonais, les Přemyslides chez les

1 Natalia Aleksion, Daniel Beauvois, Marie-Elizabeth Ducreux, Jerzy Kloczowski, Henryk Samsonowicz, Piotr Wandycz (collectif), *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, Paris, PUF 2004 ; Peter F. Sugar, Donald W. Treadgold, eds., *History of East Central Europe*, 11 vol. (Seattle: University of Washington, 1974-2001).

Tchèques, les Babenberg en Autriche ou les Árpáds en Hongrie ont régné jusqu'aux ^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècles, avant d'être remplacés par des dynasties extérieures : Luxembourg, Valois, Habsbourg, Jagellon, Vasa, Saxe... alors que les puissances riveraines s'affirmaient, comme en témoigne l'annexion par Ivan III de la république de Novgorod en 1478 ou la poussée ottomane.

Dans une première phase de consolidation de ces entités princières ou royales, les dissensions internes entre membres de ces dynasties ont dominé ; dans une deuxième phase, les concurrences entre dynasties locales se sont développées : les ambitions opposant Tchèques, Polonais et Allemands autour des principautés silésiennes en sont un exemple révélateur, du ^{xiv}^e siècle à 1945.

À partir du ^{xvii}^e siècle, les enjeux régionaux changèrent avec les basculements de puissances autour de l'Europe médiane. La première modification notable fut le recul de l'Empire ottoman qui avait pénétré dans la région à la fin du ^{xiv}^e siècle et s'était implanté durablement dans la plaine danubienne en quelques décennies, bien au-delà des Balkans. Si le dernier siège de Vienne de 1683 marque le début du retrait de la puissance ottomane, d'autres phénomènes se déroulèrent alors : la Suède perdit de sa superbe, la Moscovie devenue Russie contesta la suprématie polonaise et les Habsbourg s'imposèrent dans leurs possessions devenues

multinationales quand ils obtinrent en 1526 les couronnes de Bohême et de Hongrie. Dans leur volonté de les recatholiciser et de conforter leur pouvoir central, ils imposèrent successivement aux Tchèques (1620) et aux Hongrois (1711) l'hérédité de leur trône. À l'Est, la montée de la Russie fut déterminante à partir du ^{xviii}^e siècle, l'annexion des espaces baltes précédant les trois partages de la Pologne entre 1772 et 1795.

Menaces et ruptures

Les régions qui constituent l'Europe médiane se caractérisent largement par les menaces, les invasions, les apports éventuels, qui les ont affectées : Vikings, puis Germaniques, Suédois et Russes (ou Soviétiques) pour les alentours de la Baltique ; Germains, puis Russes et Soviétiques pour l'Europe centrale, avec quelques incursions tatares et une confrontation avec la dynastie habsbourgeoise dominante dans cette aire du ^{xvi}^e siècle au début du ^{xx}^e siècle ; relations tendues avec Constantinople, puis avec l'Empire ottoman et le monde russo-soviétique dans l'Europe du Sud-Est. Sont liées à ces menaces des mémoires conflictuelles enracinées dans les mémoires nationales, mais aussi des influences, des traits de civilisation, des manières de se représenter et de se projeter souvent spécifiques à chaque espace linguistique ou national, même si l'observateur doit se défier de ce qui est déclaré *a priori* spécifique, qui souvent se retrouve

dans des ensembles plus vastes. Le *kanoun* albanais est un phénomène méditerranéen qui sévit aussi en Corse sous la forme de la vendetta; Béla Bartók, jeune nationaliste hongrois, a changé de position à la suite de la vaste enquête musico-ethnographique qu'il a menée avec son ami Kodály dans les Carpates après avoir constaté la grande proximité des modes musicaux de cette région, au-delà des frontières ethniques et linguistiques; les Polonais, les Croates, les Hongrois et les Serbes se proclament tous défenseurs de la chrétienté; les références mythiques nationales ont des origines communes, souvent bibliques ou antiques; les grammaires du national empruntent à un lexique européen plus général comme le montre l'histoire des hymnes ou des drapeaux de la région, etc.

Les grandes ruptures de l'histoire de l'Europe médiane revêtent également une spécificité certaine : après l'an mille, le grand schisme de 1054 a eu de vastes conséquences pour la chrétienté; car il ne s'est pas agi seulement d'une rupture religieuse, théologique et liturgique, mais aussi d'une rupture dans la représentation de l'individu et de son lien à la société, avec d'importantes répercussions d'ordre politique et dans les rapports entre l'Église et l'État. Il a été suivi par la *razzia* mongole de 1241-1242, traumatisme centre européen, puis par la défaite de la coalition chrétienne balkanique face aux Ottomans à Kosovo Polje le 15 juin 1389, événement plus symbolique que significatif d'une progression

différée jusqu'au siècle suivant; les freins mis au capitalisme au sortir du Moyen Âge avec le renforcement du servage, l'écrasement du roi de Bohême et Hongrie Louis Jagellon à Mohács face à Soliman le Magnifique en été 1526, la défaite des États protestants de Bohême en novembre 1620 à la Montagne blanche, face aux troupes catholiques menées par le souverain habsbourgeois, les partages successifs de la Pologne ont marqué le visage de l'Europe médiane, tout comme la reconquête sur l'Empire ottoman de la fin du XVII^e au début du XX^e siècle.

Il en est de même pour les temps des guerres avec des chronologies différentes et une relation à la souveraineté particulière en Europe médiane. C'est d'autant plus vrai au XX^e siècle, à commencer par la Première Guerre mondiale. Dans les Balkans, elle commence en 1912 pour s'achever en 1918, voire 1923 pour une Grèce déchirée par la guerre civile et les suites du contentieux avec la Turquie, qui n'est dénoué diplomatiquement qu'avec le traité de Lausanne en 1923. Dans le nord-est de l'Europe, c'est au moins jusqu'à 1920 que les conflits durent, avec un aboutissement international en 1922 (traité de Riga sur les frontières polono-soviétiques). Dès 1938, l'Allemagne nazie modifie les frontières dans la région, et la guerre froide y accentue les asymétries avec l'Europe occidentale en séparant le continent en deux et en retardant la conclusion juridique du conflit mondial.

Une christianisation également hétérogène

Le processus de christianisation commence en Europe médiane à partir du VI^e siècle, par le sud et l'ouest, à travers le monde franc et germanique, et avec des évangélistes venus parfois de plus loin encore, tels les moines irlandais, chaque partie de l'Europe médiane ayant connu un rythme propre d'évangélisation : si les terres autrichiennes ont été les premières christianisées, il a fallu attendre le XIII^e siècle pour que le nord-est de l'Europe le soit aussi, à travers l'action des Suédois et des Chevaliers teutoniques, bloqués à l'Est par le célèbre Alexandre Nevski en 1242, qui avait auparavant battu les Suédois.

Au centre de l'Europe, les princes moraves ont fait appel dans les années 860 à Byzance pour contrer les Francs qui prenaient prétexte du paganisme de leurs voisins pour s'ingérer dans les affaires de la nouvelle principauté slave. Les frères Constantin – connu sous le nom de Cyrille adopté au moment de sa retraite à Rome – et Méthode, originaires de Salonique, furent donc les premiers évangélistes des Slaves : on leur doit le premier alphabet slave, le glagolitique inspiré par le grec. Leurs disciples ayant été chassés par leurs rivaux francs, ils furent recueillis par le prince bulgare et contribuèrent à l'évangélisation des Slaves orientaux, créant l'alphabet cyrillique. Malgré les tensions entre l'Église de Rome et Byzance, le grand

schisme de 1054 n'avait pas encore eu lieu et les rivalités locales étaient souvent plus importantes que l'opposition entre les deux pôles de la chrétienté. Les princes d'Europe centrale avaient bien compris que la christianisation était source de renforcement de leur pouvoir à l'intérieur, avec la sacralisation de leur fonction et la construction de structures féodales, et à l'extérieur en privant les voisins d'un droit d'ingérence. Le Tchèque (saint) Adalbert/Vojtěch/Wojciech (vers 956-997) joua ainsi un rôle important dans la conversion des souverains polonais et hongrois. Chez les Tchèques, après quelques soubresauts internes et l'assassinat du roi Venceslas (929), qui devint le saint patron de la Bohême, la dynastie des Přemyslides avait déjà suivi la même voie.

Dans le nord-est de l'Europe, c'est l'influence de la Hanse germanique, née en 1158 et en déclin irréversible au XVI^e siècle, qui favorisa la christianisation entre la fin du XII^e et le XIV^e siècles. Comme souvent ce fut le cas, la décision du prince était décisive, sans parfois être suffisante : ainsi le prince lituanien Mindaugas s'était-il converti en 1251, mais la christianisation officielle de l'État n'intervint qu'en 1387.

De ces quelques jalons découle que la christianisation de la région s'est étalée sur près de sept siècles, qu'elle a eu des origines diverses et qu'à travers elle se dessinent des chronologies qui distinguent la région

des chronologies occidentales et orientales. Elle montre aussi les circulations qui, avant même la fin du Moyen Âge, caractérisaient l'Europe médiane : de l'Irlande à Pskov, de la Suède à Byzance et bientôt l'Empire ottoman, l'Europe médiane était en prise avec toutes les parties de l'Europe et avec l'Asie.

Les décalages temporels se retrouvent dans les grandes hérésies qui ont secoué la région, qu'il s'agisse des bogomiles en Bulgarie ou des hussites en Pays tchèques, qui, au début du xv^e siècle – dans un cadre que les médiévistes ont qualifié d'« anomalie historique » en raison de son succès étatique un siècle avant la Réforme alors que l'imprimerie n'existait pas encore –, ont remis en cause les institutions de la chrétienté. Il ne faut pas oublier non plus le succès du luthéranisme et du calvinisme un siècle plus tard et la violence de la reconquête catholique (ou Contre-Réforme) à partir du xvii^e siècle, pas plus que l'uniatisme né à la fin du xv^e siècle.

La région ne saurait pourtant se limiter sur le plan religieux au christianisme, même pluriel. La présence juive, attestée dès le x^e siècle en Bohême, prend une ampleur remarquable à l'issue du Moyen Âge et, du xiv^e au xxi^e siècle, cette Europe médiane est en grande partie liée à l'islam.

Cette histoire hachée des bouleversements à répétition bien souvent liés à des facteurs extérieurs a généré des pertes de souveraineté et des changements géopolitiques qui

échappent à la volonté des habitants de la région devenus objets plus que sujets de leurs destins. Si nous prenons à titre d'exemple l'évolution tchèque du seul xx^e siècle, nous voyons que, de 1918 à 1989, les élites ont été épurées au moins tous les vingt ans. Le cas tchèque est reproductible pour la majorité des espaces nationaux de la région.

Un rapport à l'histoire complexe

De ces réalités résulte un rapport à l'histoire très particulier qui offre ici encore le défi de la complexité : celle-ci est souvent occultée au profit d'un discours national simplificateur, jetant un voile sur la pluralité ethnique et culturelle qui a dominé et caractérisé la région jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. En effet, la grande caractéristique de l'Europe médiane tient à ses stratifications ethniques, religieuses et linguistiques. Nous sommes dans un espace non homogène où la coexistence et la polyglossie sont la règle, liées à des va-et-vient historiques, au détricotage des États, aux flux venus de tous côtés, aux repeuplements de territoires vidés de leurs populations, etc.

Pourtant, le récit national qui commence à s'écrire au xix^e siècle et qui a été largement repris par les communistes après 1945, consiste, en réaction à la politique hitlérienne et par fidélité à la conception stalinienne des nationalités coupables ou bonnes collectivement, à n'envisager les espaces qu'à travers une de leurs composantes, numériquement

dominante au sein de l'État ou de l'espace national certes, mais largement insuffisante pour rendre compte du présent comme du passé. La récupération patrimoniale par la « nation » est caractéristique de cette démarche qui consiste à annexer à un hypothétique national tout ce qui a été créé ou construit au sein de l'État.

Ce récit est caractérisé par l'importance d'une histoire ancienne « présentisée » avec une actualisation de menaces éternelles (le discours sur le Germain brutal, sur le Slave menaçant, sur le Turc sanguinaire) et une mise – ou remise – en scène permanente des grands traumatismes, des défaites ou des victoires évoquées plus haut. *A contrario*, les âges d'or sont évoqués avec nostalgie comme des temps à retrouver à l'avenir : les origines et les apogées de puissance sont des terrains fertiles pour pratiquer cet exercice de nostalgie. C'est sur eux que s'articulent les mythes et que se développent les instrumentalisation politiques. L'héroïsation de l'histoire accompagne ce processus : les galeries des héros nationaux (changeants, mais souvent avec des constantes fortes) en font partie au premier chef. En maniant à la fois les événements et les personnalités qui les incarnent, les constructeurs du national disposent d'une large palette qui se reflète non seulement dans les mots, mais dans les images et le décor urbain qui entoure et imbibe la société de représentations fortement prégnantes.

Les « mémoricides » du xx^e siècle sont un écho aux alternances politiques puisque l'histoire est au cœur de la légitimation du national, qu'il s'agisse des nœuds historiques – qui ont commandé une évolution dans un sens ou un autre (l'adoption ou non du christianisme occidental, l'absorption ou non dans tel empire, le choix de la guerre ou de la paix, etc.) – ou de la place de l'histoire en général dans le discours national.

Car elle est conçue comme identité au même titre que la langue, en particulier quand, au xix^e siècle, elle peut s'appuyer sur le « droit d'État », c'est-à-dire la redécouverte d'une souveraineté perdue (les Polonais, les Tchèques, les Serbes). De la « naissance » d'une science historique qui passe par les publications de chroniques anciennes et des actes des anciens royaumes, la route est courte vers une mythification de cette histoire relayée par le théâtre, la poésie et le roman patriotiques.

Ce contexte explique largement le poids des historiens sur les scènes politiques et intellectuelles d'Europe médiane depuis le xix^e siècle, même si des non-historiens peuvent aussi s'emparer du matériau historique et ouvrir d'autres voies. Mais l'instrumentalisation constante de l'histoire par les politiques est encore plus frappante. Le discours du sixième centenaire de la bataille de Kosovo Polje par Milošević est le point de départ des guerres yougoslaves des années

1990 ; les anniversaires du traité de Trianon sont toujours l'occasion de manifestations nationalistes au ^{xxi}^e siècle en Hongrie, et il est à prévoir que son centenaire en juin 2020 donnera lieu à des démonstrations spectaculaires ; les Tchèques ne peuvent oublier les accords de Munich, symbole de la trahison occidentale, tout comme les Polonais rappellent l'immobilisme français de septembre 1939, contraire aux engagements pris par le traité bilatéral de 1921.

Quant à la gestion de ces passés relativement anciens, elle a été compliquée du fait de leur usage par les communistes et par le sort réservé à la période communiste. En substance, fallait-il criminaliser ou non cette période, et à quel seuil d'implication fixer les crimes ? Certains ont souhaité un vaste jugement symbolique et cathartique : ils n'ont pas été entendus. D'autres ont voulu une judiciarisation en proclamant le communisme hors la loi et en poursuivant ceux qui avaient servi le régime et tout spécialement les collaborateurs des polices secrètes. Des Instituts de la mémoire ont été institués pour gérer les matériaux de ladite police, avec des fonctions de vérification des passés individuels dans une perspective de condamnation et d'éviction de la société, avec une volonté de globalisation du sens de l'appartenance aux partis communistes et sans prendre en compte les pressions qui avaient pu peser sur les uns ou les autres.

Visant à éliminer certains acteurs de la vie publique pour en conforter d'autres, ce rapport au passé récent n'a pas été moins complexe que celui au passé lointain. La construction des références historiques est un défi permanent, pas forcément lisible à l'extérieur des sociétés nationales parce qu'elle a recours à l'explicite (facilement préhensible) et à l'implicite, immédiatement compris par les familiers d'un espace national, mais opaque de l'extérieur. Il en est ainsi pour le rapport avec les éléments dits « exogènes » à ces sociétés, notamment juifs, sur lequel jouent dans cette décennie 2010 les éléments les plus radicalement à droite de la société.

Flux transnationaux et européanité dans une perspective globale : temps et espace

Alors que le rapport au temps semble marqué au fer des discontinuités à répétition, des mémoricides et autres instrumentalisations de la mémoire qui construisent des fausses continuités et des chaînes d'irresponsabilités collectives, l'espace et son inscription culturelle pourraient sembler offrir les ressources d'une permanence associée à des montagnes, plaines et collines se déplaçant tout aussi peu à l'aune de quelques siècles que les cours d'eaux, lacs et mers. Ainsi le long terme orographique ou hydrographique donnerait l'espoir d'un contrepoint aux soubresauts des chronologies religieuses,

politiques, militaires ou mémorielles. Or, le deuxième regard que nous posons sur l'Europe médiane fait certes fi de la sensation d'un temps haché, mais, en passant au rapport à l'espace, la hiérarchie usuelle des catégories interprétatives semble devoir être révisée. Celle de territoire est la première touchée, avec celle de frontière qui est un de ses pendants politiques et juridiques. Son rôle fondateur sera ici contesté. La seconde est celle de surface continue fondant la symétrie de l'espace avec lui-même. Car l'espace est ici discontinu, inégal et non unifié. La troisième est formée par les logiques caractérisées par le couple centre-périphérie et l'idée d'exportation du progrès. En sont déduites, bien souvent, l'idée paradoxale de logique centripète de l'État fort qui protège, car tout va à lui, et de son influence bénéfique qui, à l'inverse, est centrifuge. On saisit intuitivement combien ce type d'analyse repousse l'Europe médiane dans une arriération structurelle alors que Paris ou Londres seraient des phares irremplaçables. Enfin, quatrième catégorie remise en cause, celle, en général implicite, de région à cohésion et dynamique endogènes, où les phénomènes extérieurs sont interprétés comme perturbateurs face à un développement *sui generis* « naturel ». Les récits nationaux sont riches en exemple de ce *topos*, pourtant assez peu contesté frontalement tant il est enraciné dans le discours politique.

Un dialogue singulier entre frontières et États

Confronté à la narration portant sur l'Europe médiane, l'observateur est étonné par des territoires sans frontières stables qui semblent se déplacer tout comme les populations, les pratiques. Pourtant, les atlas historiques semblent relater une histoire coutumière. Aux marges (*Ostmark*) de l'Empire carolingien et de ses successeurs sur le flan oriental, sont apparus trois grands États médiévaux au cœur de la zone (Pologne, Bohême, Hongrie) accompagnés de la Lituanie, de la Serbie, de la Bulgarie, voire de la Rous' de Kiev (plus éloignée de l'Oural que Wrocław de Saint-Jacques de Compostelle), comme une préfiguration de la carte des nations ou États-nations contemporains. Les souverains y implantent des populations allogènes au départ (notamment divers groupes germaniques, mais aussi des juifs, des Italiens) à la fois pour coloniser certains lieux, pour transformer les paysages urbains mais aussi pour changer la composition des élites. Ainsi, du IX^e siècle à nos jours, cette zone a été marquée par des flux de populations d'une nature partiellement différente de celle qui caractérise les zones voisines. Cela vaut de Riga à Salonique. Le résultat est que les villes sont plurielles nationalement et religieusement, que les campagnes elles-mêmes ne sont pas uniformes. Et la discontinuité politique évoquée en première partie a eu pour conséquence des ruptures de

hiérarchies sociales, de systèmes de production et d'échanges.

Mais elle a imposé – notamment du fait du maintien, au moins partiel, des populations sur leur lieu de naissance – un phénomène massif de palimpseste. En sont témoins les frontières fantômes entre Baltique et Égée étudiées récemment par un grand programme de recherches berlinois². Les frontières successives subsistent dans la culture politique, les comportements, les usages. La succession de structures agraires étudiée notamment par Marie-Claude Maurel montre, par exemple, comment, depuis 1900, les exploitations ont subi non seulement les mutations liées au marché, à l'évolution technologique, mais aussi un interventionnisme politique fortement teinté de visée nationale (nationaliste), voire ethnique. Et même en cas de départ d'un groupe de propriétaires comme les Allemands expulsés à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, la trace de leurs exploitations et pratiques agraires reste. Citons aussi les mutations continues des implantations juives depuis le Moyen

Âge, qui, malgré la Shoah, « travaillent » encore sous formes patrimoniales, mémorielles, et parfois de « retour » de groupes juifs revendiquant cet héritage soit par des pèlerinages, soit par l'installation de communautés, y compris Loubavitch, donc religieusement conservatrices et fermées sur elles-mêmes socialement, mais insérées dans un vaste réseau international politiquement conservateur.

Enfin, dernière dimension marquante de la logique de palimpseste, l'idée de « terres de sang » défendue par Timothy Snyder³. La localisation des massacres de masse de civils aurait produit un impact politique durable *in situ*. Et cette trace serait associée au mélange entre faiblesse de l'État et violences imputées essentiellement aux deux grands dictateurs du xx^e siècle, Staline et Hitler. Ce sang sera central dans l'héritage d'impuissance qui dessinerait un territoire médian entre les deux cœurs impériaux.

Ainsi, cette logique du palimpseste met en question la structuration même du territoire et le statut du rapport entre territoire et frontière. Il ne s'agit pas ici de remarquer que la frontière n'est jamais étanche ou qu'elle

2 Cf. [<http://phantomgrenzen.eu/>] (consulté en avril 2018); Marie-Claude Maurel, « Retour sur les tournants agraires au XX^e siècle en Europe centrale », *in* Paul Gradwohl (dir.), *L'Europe médiane au XX^e siècle. Fractures, décompositions, recompositions, surcompositions*, Prague, Publications du CEFRES, 2011, p. 67-86; Lili Bayer, Larry Cohler-Esses, « Chabad Feuds With Jewish Leaders Over Cozy Ties To Eastern European Autocrats », *The Forward*, 8 octobre 2017, [<https://forward.com/news/world/384236/chabad-feuds-with-jewish-leaders-over-cozy-ties-to-eastern-european-autocra/>] (consulté en mai 2018).

3 Timothy Snyder, *Terres de sang : L'Europe entre Hitler et Staline*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard (éd. anglaise, 2010); pour une analyse plus précise voir Paul Gradwohl, « Europe centrale, Europe de l'Est, "Terres de sang" et autres "Éclats d'empires" au XX^e siècle. De l'ombre portée des puissances à une existence en soi de l'Europe médiane? », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 2014/2, p. 175-214.

gène des effets de voisinage spécifiques et reconnus parfois par les autorités étatiques. Celles-ci facilitent souvent les relations entre voisins à l'échelle des localités directement concernées. Ou à l'inverse, tentent de créer des couloirs sécuritaires comme à l'époque communiste ou de nos jours au sud de la Hongrie, ce qui ne correspond pourtant pas à une fermeture hermétique. De tels constats sont aisés à faire en d'autres régions du monde, même si les modalités de la proximité transfrontalière sont variables. Est en cause en Europe médiane une forme d'incertitude assez radicale quant à la nature du territoire étatique. Depuis des siècles, rares sont les cas où plusieurs générations sont restées à un endroit donné sous l'emprise d'un pouvoir politique inchangé. Ainsi un village de Biélorussie a-t-il été sous tutelle russe jusqu'à la Première Guerre mondiale, mais sans doute polono-lituanien un temps, et intégré dans la zone de résidence juive depuis la fin du XVIII^e siècle ; ces villageois « biélorusses » (auto-assignation très souvent fragile et associée ou non à une langue dite biélorusse) ou juifs ont eu par nécessité conscience de leur situation marginale et floue du point de vue du pouvoir central installé à Saint-Pétersbourg ou Moscou, sans parler de Varsovie ou Berlin.

Donc le premier temps, l'approche par l'espace-temps, concentrée sur le couple territoire/frontière, mène à une désagrégation de l'idée de territoires stabilisés s'imposant

dans la durée. Un paradoxe s'impose : les frontières politiques peuvent par moments sembler quasi imperméables, surtout à partir du XX^e siècle, alors que le caractère autoritaire du pouvoir imposant cette fermeture ne correspond pas à sa capacité à se projeter tel quel vers l'avenir en entraînant la confiance des populations.

Villes et dynamiques inégales en l'absence de métropoles

Mais qui dit espace-temps impose aussi de considérer les densités différentielles en termes de flux, de stocks, de déplacements des biens, personnes, informations, idées, et de structures ancrées dans un lieu. Caractéristique exemplaire de ce point de vue, le poids démographique très limité des capitales et de leurs agglomérations, et leur répartition⁴ : seules deux capitales, Athènes et Kiev, regroupent environ trois millions d'habitants, sur la couronne extérieure de l'Europe médiane. Aucune autre agglomération capitale n'est insérée dans un des pôles qui attirent la dynamique des métropoles européennes, et seules quatre comptent entre deux et un et demi-millions d'habitants (par ordre décroissant Minsk, Vienne, Varsovie et Budapest). Cette absence de grande métropole contraste avec leur rôle croissant dans le monde.

4 Population Division, chiffres de l'ONU en 2014, POP/DB/WUP/Rev.2014/1/F13, cf. [<https://esa.un.org/unpd/wup/CD-ROM/>] (consulté en avril 2018).

Le charme de la modernité urbaine a pourtant marqué depuis le Moyen Âge l'Europe centrale, y compris Kiev, puis s'est étendu jusqu'à 1914 à une série de villes moins importantes. Mais les logiques nationales des petits États établis à partir des Balkans au XIX^e siècle et jusqu'à la Baltique après 1918 ont nui à la dynamique urbaine, dans le cadre de ce que Christophe Charle nomme un « processus régressif⁵ ». Depuis 1989, malgré des mutations très fortes et rapides, les réseaux urbains de cette région n'ont donc pas connu l'évolution vers les formes contemporaines de tissu économique et culturel qu'on peut constater dans des régions à métropoles. Or, ce qui pourrait indiquer une plus grande égalité entre territoires est en fait un des éléments qui caractérisent des dynamiques dominantes récentes très inégalitaires, dûment soulignées dans la discussion, dans ce volume, du livre de Philipp Ther sur l'Europe depuis 1989 par Didier Francfort et Padraic Kenney, suivie de la réponse de l'auteur. À l'accroissement des écarts entre revenus et patrimoines depuis les années 1980 viennent s'ajouter des phénomènes d'exclusion sociale avec des zones ghettoïsées et, à l'inverse, des zones socialement extrêmement défavorisées, avec des évolutions rapides de certains quartiers. Polarisation et instabilité accrues transforment le rôle des villes. Leur fonction d'intégration sociale ou

nationale sur le long terme semble connaître une inflexion qui correspond à une certaine atomisation, et non plus à une logique de convergence. Les discontinuités sociales et spatiales sont donc plus fortes qu'au moment où les frontières étaient plus étanches et les flux plus réduits dans cette région, même s'ils n'ont jamais été interrompus. Ce paradoxe éclaire le mouvement régressif évoqué plus haut et rend l'enquête sur l'Europe médiane pertinente pour d'autres terrains d'investigation.

Démultiplication des centres

Le contraste entre formes successives de dynamiques spatiales et discontinuités organisées autour de polarités incertaines confirme l'intérêt d'une troisième interrogation sur l'Europe médiane dans une approche mêlant espace et temps. À partir de cette région, il semble en effet nécessaire de remettre en question les analyses fondées sur l'idée qu'il y a des centres porteurs du progrès sous la forme du moment, et que, de ces centres, par capillarité univoque, rayonnerait ce progrès. Cette idée a été centrale pour les Hongrois Iván T. Berend et György Ránki⁶, qui ont perçu l'Europe centrale comme une périphérie économique et sociale du noyau britannique puis rhénan. Mais les théories de la modernisation sont plus faciles

5 Christophe Charle, *La dérégulation culturelle. Essai d'histoire des cultures en Europe au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2015, p. 695.

6 Iván T. Berend, György Ránki, *Economic Development of East-Central Europe in the 19th and 20th Centuries* (New York: Columbia University Press, 1974).

à critiquer qu'à remplacer, comme l'écrivait Celia Applegate en 1999⁷. Cette vision du centre irradiant a pourtant été mise à mal de plusieurs façons. Ainsi le modèle de double développement économique allemand (régions à concentration industrielle d'un côté, régions à petite industrie s'appuyant sur une mise en réseau mutualisant moyens et risques de l'autre) ou les dynamiques régionales en France et en Angleterre indiquent-ils que même dans le « centre » les logiques de pulsions modernisatrices générées par un cœur unique ne sont pas aisément démontrables.

Le récent mémoire d'habilitation de Jean-François Berdah renforce la démonstration de la multipolarité pour la période 1750-1840 en lui donnant une dimension paneuropéenne⁸ et en incluant l'Europe médiane et les marges continentales septentrionales et méridionales. L'approche comparative éclaire, par exemple, les circulations souvent contre-intuitives des idées des Lumières ou des phénomènes d'industrialisation, en soulignant les dimensions régionales (infra-étatiques) pour ces derniers. Et ce constat est comme un écho de celui de Christophe Charle sur la géographie fine des cultures

dans l'ouvrage cité. Celui-ci termine en insistant sur « la dissonance » et sur le contraste entre la dynamique de Budapest et les rares moments volés à son travail (la moitié de l'année) dans les latifundia par Margit Gari, alors (1919) âgée de 12 ans, lorsqu'elle dansait « au son de la musique produite avec ses compagnons de labeur par des instruments de fortune ». D'ailleurs, la modernité ce sont aussi ces colons européens, juifs ou non, en Amérique du Nord, qui revivifient « leurs traditions culturelles d'origine pour effacer partiellement le déracinement et l'anxiété dans un espace hostile⁹ ».

Un horizon endogène improbable

Cette ouverture vers un au-delà si présent à des milliers de kilomètres fait que la simple formule centre-périphérie se trouve singulièrement modifiée. Car si le couple frontière-territoire est en partie désarticulé, si la notion de continuité, et ses dérivées (contiguïté, proximité) ou les termes opposés (distance, rupture spatiale) perdent de leur force explicative tandis que le grand récit du progrès irradiant d'un centre est inopérant, alors l'utilité d'un quatrième éclairage qui vise l'intrication de l'endogène et de l'exogène est manifeste, ce que démontrent tous les auteurs de cette livraison de *Monde(s)* et tout particulièrement Ulf Brunnbauer, Nathalie Clayer, Juliette Denis, Antoine Do Paço et

7 Celia Applegate, "A Europe of Regions: Reflections on the Historiography of Sub-National Places in Modern Times", *American Historical Review* (1999/4).

8 Jean-François Berdah, « L'Europe des marges (c. 1750 & c. 1840). Essai d'histoire comparée », mémoire d'HDR dirigé par Christophe Charle, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, novembre 2016, 3 vol.

9 Christophe Charle, *La dérégulation culturelle*, op. cit. p. 704 à 706 (cf. note 5).

bien sûr Barbara Kirshenblatt-Gimblett. Ce n'est pas lié à l'antagonisme avec les théories du protochronisme (invention roumaine selon laquelle la culture nationale a anticipé les évolutions de la création culturelle européenne¹⁰) ou aux principes qui fondent le culte de l'autochtone et les multiples narrations ethno-nationales fermées sur elles-mêmes qui foisonnent en Europe médiane. Mais c'est à cause de l'imbrication complexe des interactions, des échelles, des réseaux et des flux, qui est de mieux en mieux discernée et mise en valeur. Pour en rester aux travaux récents de jeunes collègues sur l'espace tchèque, les thèses de Claire Morelon¹¹ et Roman Krakovský¹² ouvrent des horizons en matière de frictions entre facteurs endogènes et exogènes. La première en montrant combien les enjeux alimentaires locaux à Prague pendant la Première Guerre mondiale ont

marqué la ville et généré des mobilisations villes-campagnes spécifiques mais aussi pesé sur le climat révolutionnaire au-delà de 1918, inscrivant Prague dans des temporalités politiques internationales, transnationales, nationales, régionales et locales. Le deuxième en révélant l'essoufflement radical du discours communiste sur la maîtrise du temps (jusqu'à vouloir changer le rythme hebdomadaire) et de l'espace (par une forme de démiurgie que la mort de Staline contribua à rendre rapidement insoutenable), montre combien l'histoire de l'ère communiste est à la fois très contrainte nationalement et pourtant largement transnationale et ancrée dans l'ère « bourgeoise » antérieure. La portée de ces réflexions pour l'écriture d'une histoire connectée de l'Europe faisant une place idoine à l'Europe médiane ne semble pas encore suffisamment prise en compte, mais les contributions ci-dessous visent à enrichir l'analyse sous cet angle.

Dans l'immédiat, l'approche globale de l'Europe et de sa zone médiane s'enrichit déjà des fonctions de carrefour et de sismographe. Et la critique du modèle centre-périphérie sous ses diverses formes aboutit à une cartographie qui ne relève pas de la course au plus ancien, au plus moderne, mais à la recherche de connexions et d'indications relatives aux liens qui libèrent tout autant qu'aux ruptures qui enferment. Ici la place des histoires minoritaires, religieuses ou autres, devient plus importante, au point qu'en Pologne, les

10 Alina Tudor Pavelescu consacre un développement de sa thèse aux « thracisme et protochronisme » : Alina Tudor Pavelescu, « Le *Conducător*, le Parti et le Peuple. Le discours nationaliste comme discours de légitimation dans la Roumanie de Ceaușescu (1965-1989) », thèse sous la direction de Dinu C. Giurescu et Dominique Colas, soutenue en 2019 à l'IEP Paris, [<https://spire.sciencespo.fr/hdl:/2441/53r60a8s3kup1v c9kd10pgob5/resources/a-tudor.pdf>], p. 240 (consulté en avril 2018).

11 Claire Morelon, « Fronts de rue : Guerre, légitimité étatique et espace urbain à Prague 1914-1920 », thèse sous la direction de Guillaume Piketty et Pierre Purseigle, soutenue à l'IEP Paris en 2015.

12 Roman Krakovský, *Réinventer le monde. L'espace et le temps en Tchécoslovaquie communiste*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014 ; ce livre est issu de sa thèse dirigée par Antoine Marès, et soutenue à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne en 2012.

musées d'Auschwitz-Birkenau et d'histoire des juifs polonais – POLIN – sont aujourd'hui des lieux de mémoire majeurs. Les formes d'échanges de toutes natures entre localités, groupes, personnes, prennent alors une importance particulière car la toute-puissance de l'État, fût-il autoritaire, apparaît comme très relative. De ce point de vue, l'Europe médiane peut avoir une fonction heuristique non négligeable quand on aborde l'histoire du continent et du monde. Les pratiques politiques récentes constatées en Hongrie et en Pologne, par exemple, montrent bien que l'exotisme de la région est très relatif. À moins d'étendre cette notion aux États-Unis d'Amérique et à tant d'autres États. Et pour bien appréhender le mélange du spécifique avec le plus partagé, ou ce qui fonctionne en écho, il semble utile de revenir sur la construction même de cette région par la science historique française, y compris ses compagnons de route, les géographes notamment.

Des choses et des noms

Nettement délimité par les domaines maritimes à l'Ouest, au Nord et au Sud, le continent européen, est bien plus flou à l'Est. Depuis la Renaissance, ses frontières orientales varient en fonction de celui qui les examine, le monde russe et soviétique étant constamment apprécié de façon bivalente, comme orient de l'Europe ou comme occident de l'Asie. Les choses ne sont pas plus

simples pour l'Europe médiane comprise entre les mondes germanique, turco-méditerranéen et russe.

En 1876, Auguste Himly parlait de l'influence des configurations naturelles sur le développement des sociétés politiques, à l'intérieur d'une zone située entre la grande plaine orientale de Russie et les pays de terrasse de l'Ouest.

« Sauf ce terme si vague d'Europe centrale, elle n'a aucune appellation commune qui d'un mot la détermine, et elle s'interpose physiquement et politiquement entre les groupes voisins de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, plutôt comme le produit d'une élimination successive que comme une individualité fortement accentuée. Elle est en un mot la région où tout se rencontre, s'égalise, se compense. Elle a été depuis le Moyen Âge le centre de gravité de la politique européenne¹³. »

Soixante ans plus tard, Emmanuel de Martonne reprenait le même thème¹⁴, précisé par André Tibal : l'Europe centrale apparaît à ses yeux comme une région de moyennes ou de transition dans l'ensemble du continent et, par là même, comme un lieu de passage, un groupement de carrefours de routes, que ces dernières servent à des buts de guerre

13 Auguste Himly, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*, Paris, Hachette, 1876.

14 Emmanuel de Martonne, « L'Europe centrale », in Paul Vidal de la Blache, Lucien Gallois (dir.), *Géographie universelle*, t. IV, 1^{re} partie, Paris, Armand Colin, 1930.

ou de commerce¹⁵. À l'opposé de cette vision ouverte, nombre d'Européens du Centre, nourris des expériences de la guerre et de l'ère soviétique, voient dans l'Europe centrale, non pas un lieu de circulation, mais un « chaudron », une « chaudière¹⁶ », un lieu sans respiration, sans ouverture, encerclé par de grandes puissances et confronté à celles-ci.

Les « frontières naturelles », invention tardive, ne permettent pas non plus de cerner la région. Fleuves, massifs montagneux ou paysages¹⁷ marquent plus les identités et les imaginaires nationaux qu'ils ne servent de cadre à un univers commun. Au mieux pourra-t-on parler de trois sous-ensembles : avec une Europe centrale du Nord qui correspond à la grande plaine qui part de la mer du Nord et va butter sur l'Oural, avec une zone hétéroclite constituée par le quadrilatère de Bohême, les Carpates, la plaine danubienne et les limites du massif alpin, enfin avec les Balkans et leur morcèlement.

Les États, quant à eux, constituent un handicap pour définir l'Europe centrale. Quand

Victor-Lucien Tapié évoquait dans un livre célèbre *La monarchie et les peuples du Danube*¹⁸ ou Jean Bérenger dans *L'Europe danubienne de 1848 à nos jours*¹⁹, ils ignoraient Roumanie et Bulgarie au nom de l'expérience habsbourgeoise (traitée ici par Marie-Elizabeth Ducreux). Car les États à base locale n'ont pas été suffisamment forts pour résister à leur périphérie.

En pratique, les spécialistes ont donc été amenés à faire sans cesse des « compromis historiques » liés à une évolution qui a décalé l'Europe centrale vers l'Est. Pour Himly, l'Europe centrale se composait de la Belgique, des Pays-Bas, de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Autriche-Hongrie. Très rapidement, elle s'est déplacée vers l'Orient, perdant ses appendices occidentaux, puis l'Allemagne elle-même. Un siècle plus tard, l'*East Central Europe*²⁰, par exemple, commence sur les frontières orientales des domaines linguistiques allemand et italien et s'achève sur celles de la Russie. Piotr Wandycz²¹ l'encadre entre la Baltique, l'Adriatique, la mer Egée et la mer Noire, mais il privilégie un noyau dur

15 André Tibal, *Les communications dans l'Europe danubienne*, Paris, Publications de la conciliation internationale, 1933; même thème dans Pierre George, Jean Tricart, *L'Europe centrale*, « Géographie physique et humaine », t. 1, Paris, PUF, 1954.

16 Timothy Garton Ash, *The Uses of Adversity. Essays in the Fate of Central Europe* (New York: Random House, 1989); *id.*, *La chaudière. Europe centrale 1980-1990*, Paris, Gallimard 1990.

17 Claudio Magris, *Danube*, Paris, Gallimard/L'Arpenteur, 1988.

18 Victor-Lucien Tapié, *La monarchie et les peuples du Danube*, Paris, Fayard, 1969.

19 Jean Bérenger *L'Europe danubienne de 1848 à nos jours*, Paris, PUF, 1976.

20 Terme créé par Oscar Halecki, *Borderlands of Western Civilization. A History of East Central Europe* (New York: The Ronald Press Co., 1952), qui divise l'Europe en quatre : Ouest, Centre-Ouest, Centre-Est et Est.

21 Natalia Aleksiu et al., *Histoire de l'Europe du Centre-Est*, *op. cit.*, p. 1-2 (cf. note 1).

constitué par la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Hongrie (et les périphéries lituaniennes, biélorusses, ukrainiennes, ainsi que certaines parties de la Yougoslavie et de la Roumanie). Chacun a donc sa vision. Et les États réunissent souvent des zones de traditions très différentes (Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie en sont des exemples parlants). Cela ne signifie pas que l'on doive rejeter le concept d'État, ou même celui d'État-nation, même si ce dernier peut être dépassé. Au-delà d'une archéologie de la « nation » et de l'État-nation qui crée elle-même son objet en le proclamant, il semble utile de constater que les États constituent plutôt un « masque » en Europe médiane.

Autre difficulté, le désir de préciser le début de l'Est (avec ce sentiment diffus que l'Est, c'est la barbarie, l'Asie, en fait le relent d'inconnu et de menace hérité du passé). Les repères artistiques et religieux sont souvent évoqués : Milan Kundera a retenu le baroque – de Salzbourg à Wilno²² –, mais la conscience que cette définition baroque pourrait s'étendre à l'Allemagne, à l'Italie, voire au monde hispanique, l'amène à préciser un autre critère : l'expérience d'une nation qui doit choisir entre sa vie nationale et l'assimilation à une plus grande nation. Propos européocentriste, condition nécessaire mais pas forcément suffisante, qui néglige de semblables expériences de par le monde, il est

vrai non baroque. On pourrait aussi adopter les limites de l'art roman ou du gothique, et l'extension maximale des bénédictins ou des cisterciens qui y sont liés, voire de la Renaissance et du protestantisme²³. Comme le remarquait Jean-Baptiste Duroselle en 1990, la Finlande, la Pologne, la Hongrie, la Bohême feraient alors « évidemment partie de l'Europe occidentale, même s'ils n'en font pas partie politiquement²⁴ ». Et le puzzle ethnique confirme l'impasse des visions fondées sur un marqueur et un moment.

Les historiens Jenő Szűcs et Krzysztof Pomian ont choisi d'autres voies. Pour le premier²⁵, les frontières intérieures de l'Europe passent par le cours inférieur de la Saale, le long de la Leitha et de l'ancienne frontière occidentale de la Pannonie, c'est-à-dire la frontière orientale de l'Empire carolingien vers 800. Cette ligne de partage se retrouve à la fin du xv^e siècle, avec l'essor du servage à l'est et son abandon à l'ouest, puis en 1945 avec le rideau de fer. À l'Est, le grand schisme de 1054 – du moins comme date symbolique – est décisif puisqu'il

22 Milan Kundera, « Un Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale », *Le débat*, 1983/5, p. 3-23.

23 Michel Foucher, *Fragments d'Europe*, Paris, Fayard, 1993, p. 23; André Sellier, Jean Sellier, *Atlas des peuples d'Europe centrale*, Paris, La Découverte, 1991. Des travaux approfondis ont été menés sous la direction de Jerzy Kłoczowski, à l'université de Lublin. Cf. aussi Paul Robert Magocsi, ed., *Historical Atlas of East Central Europe* (Seattle/London: University of Washington Press, 1993).

24 Jean-Baptiste Duroselle, *L'Europe. Histoire de ses peuples*, Paris, Perrin, 1990.

25 Jenő Szűcs, *Les trois Europes*, préface de Fernand Braudel, Paris, L'Harmattan, 1985.

coupe les Slaves par le Danube et les Carpates orientales. L'historien hongrois constate que l'on retrouve dans cette zone intermédiaire des évolutions sociales caractéristiques de l'Occident – atténuées et retardées – concernant la séparation de la société et de l'État, et assurant le développement des libertés individuelles et collectives (la noblesse, l'Église, les villes). Le tournant décisif a été pris à l'aube de l'ère moderne, à la charnière des xv^e et xvi^e siècles : alors que l'Europe occidentale s'ouvrait la route des colonies (à la fois pour leurs richesses et comme débouché pour sa population), l'Europe centrale était confrontée directement à la poussée ottomane, qui fut consacrée par l'écrasement de Louis Jagellon à la bataille de Mohács d'août 1526 (voir dans ce numéro l'article de Dariusz Kołodziejczyk). Cette pression constante a été un enfermement dont la région ne s'est affranchie qu'au xix^e siècle. Mais cette ligne de fracture signifie-t-elle autre chose qu'un hasard historique ? En mettant l'accent sur les récurrences des frontières occidentales de l'Europe centrale, ne laisse-t-on pas entendre qu'il existe une fatalité dans le découpage intra-européen ?

De son côté, Krzysztof Pomian²⁶ met en exergue la frontière entre le christianisme grec, orthodoxe, et le christianisme latin,

26 Krzysztof Pomian, *L'Europe et ses nations*, Paris, Gallimard/Le débat, 1990, p. 189-201 ; *id.*, « Les particularités historiques de l'Europe centrale et orientale », *Le débat*, 1991/1, p. 23-35 ; *id.*, « L'Europe centrale : essais de définition », *Revue germanique internationale*, 1994/1, p. 11-23.

catholique ou protestant : différences religieuses et culturelles ayant pour conséquences des clivages culturels et des trajectoires historiques spécifiques. La création des Universités en est un bon indice : les xi^e-xii^e siècles pour l'Occident, les xiv^e-xvii^e pour le Centre, les xviii^e-xix^e pour l'Est ; il en est de même pour le développement de l'imprimerie. Pour lui, l'Europe de l'Est est celle qui a subi l'influence byzantine – ignorant la séparation du temporel et du spirituel – et qui a connu une période d'assujettissement à des envahisseurs venus de l'Est. Délimitation claire et relativement permanente à l'Est. En revanche, la frontière occidentale est bien plus mouvante puisqu'appartiennent à l'Europe centrale, par définition, des pays qui ont une frontière avec l'Europe orientale : dans ces conditions, l'Allemagne et l'Autriche ont glissé à l'Ouest. L'approche de Krzysztof Pomian est profondément historico-culturelle tandis que celle de Jenő Szűcs était sociohistorique.

Dans les deux cas, la diachronie prime et l'étude de l'entrecroisement entre traces et pratiques des trois grands monothéismes dans la région confirme la pertinence de ce choix²⁷. Car le caractère erratique des États de la zone, cette absence de continuité a laissé de larges espaces aux Églises et à certaines

27 Patrick Michel, « Églises et religion à la croisée des chemins », in Georges Mink, Jean-Charles Szurek (dir.), *Cet étrange post-communisme. Rupture et transitions en Europe centrale et orientale*, Paris, Presses du CNRS/La Découverte, 1992, p. 125-136.

couches de la société (aristocratie, intellectuels) qui ont joué, dans le maintien ou la renaissance des identités nationales, le rôle d'un État déficient. Seule une telle perspective dynamique – ce que Fernand Braudel appelait le « temps long » – permet de saisir les permanences caractéristiques de la zone. Mais il faut souligner aussi les dérives auxquelles la définition de l'Europe centrale peut mener, y compris en l'essentialisant face à l'Europe médiane en particulier.

Car les usages terminologiques flottants depuis plus deux siècles²⁸ renvoient aussi à ceux qui concernent le continent, marqués par l'affirmation des sciences humaines et des multiples nationalités de la région. Plus tôt, le dictionnaire de Bruzen de la Martinière de 1739-1741 ne divisait pas l'Europe en sous-parties, évoquant l'embouchure de la Dwina ou celle de l'Obi (c'est-à-dire à l'ouest ou l'est de l'Oural) comme frontières orientales de l'Europe. Pierre Larousse, dans son *Dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1876), se refuse à évoquer une division géographique de l'Europe qu'il trouve déjà bien affaiblie. Auguste Himly et Élisée Reclus²⁹ donnent à la notion d'Europe centrale une

dimension scientifique, mais en réponse à la montée de la puissance de Berlin, l'Europe centrale est bientôt instrumentalisée face à la Mitteleuropa³⁰, puis se fond à nouveau dans l'idée plus vague d'Europe des nationalités, dont le principe dirigeait théoriquement la reconstruction européenne, mais ne s'appliquait pas aux grandes puissances. En fait, les préoccupations furent pendant l'entre-deux-guerres profondément géostratégiques, l'Europe centrale « française » se réduisant – aux dépens de l'Allemagne et de la Russie soviétique – à un noyau dur d'alliés (Varsovie, Prague, Belgrade et Bucarest) face à une Europe centrale « italienne » (Vienne, Budapest) et, enfin, une Europe centrale sous surveillance, puis sous tutelle nazie. Après l'expérience dramatique de la guerre, l'Europe centrale dévastée fut assujettie à l'Union soviétique et disparut du vocabulaire : pour les plus idéologisés des Occidentaux, elle devint l'Europe de l'Est³¹, coincée derrière le rideau de fer, sans autonomie et quasiment sans existence individuelle. On voit ainsi le poids des aléas politiques depuis plus d'un siècle sur la désignation d'une zone dont les contours n'ont cessé d'évoluer.

Ce poids de l'idéologie est confirmé par la terminologie en usage chez les Allemands

28 Antoine Marès, « La vision française de l'Europe centrale. D'un prisme à l'autre, du XIX^e-XX^e au siècle », *Cahiers de Varsovie*, n° 22, 1991, p. 377-390; *id.*, « Construction, déconstruction et marginalisation de l'Europe centrale en France », in Paul Gradwohl (dir.), *L'Europe médiane au XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 195-214 (cf. note 2).

29 Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. 3, Paris, Hachette, 1878.

30 Pour le domaine germanique, voir Jacques Le Rider, *La Mitteleuropa*, Paris, PUF, 1994.

31 En France, le terme fut institutionnellement adopté dès 1945, que ce soit dans les milieux universitaires ou diplomatiques, à quelques rares exceptions près.

ou les Anglo-Américains. Influencés par de fortes immigrations centre-européennes – notamment polonaises –, ces derniers ont adopté le concept de *East Central Europe*, introduit en France sous la traduction d'Europe du Centre-Est (nous l'avons vu plus haut), et dont Piotr Wandycz³² a rappelé le caractère arbitraire. Une étude comparée systématique, par langue et par champ étatique, permettrait d'ailleurs de sortir de l'« impérialisme » des grandes langues européennes et éclairerait la problématique d'un jour nouveau.

En français, les connotations historiques sont moins fortes, vraisemblablement parce que la France est moins concernée comme le montre Jacques Le Rider à propos de la Mitteleuropa. Or l'étude de Jacques Droz sur celle-ci était intitulée *L'Europe centrale*³³. De fait, ce terme d'Europe centrale, assez neutre, est tout aussi flou dans ses contenus que les termes équivalents en allemand. Il a des concurrents nombreux : Europe danubienne ou Danube ; Europe du Centre-Est ; de manière plus historique, Empire austro-hongrois ou Autriche-Hongrie ; *Europe centrale et orientale* (titre de l'annuaire publié un temps par la Documentation française) ; Europe de l'Est (division de la Documentation française,

organe créé auprès des services du Premier ministre au lendemain de la Seconde Guerre mondiale). Parfois même, Vienne symbolise l'ensemble de la région à elle seule³⁴. La chute des régimes communistes en 1989 n'a pas simplifié la situation avec l'arrivée du terme inélegant PECO – pays d'Europe centrale et orientale –, qui s'est imposé dans la sphère politique et diplomatique. Les PECO(s) ont alors remplacé l'« Europe de l'Est » dévaluée, coexistant avec une « Europe centrale » réhabilitée par Milan Kundera.

C'est cette confusion qui nous a amenés à plaider en français pour l'emploi du terme *Europe médiane*, qui est sans affect ni connotations historiques (à la différence du mot *Mitteleuropa*), et qui correspond à l'ensemble des pays qui se trouvent entre mondes allemand, russe et turc à l'époque moderne et contemporaine, subdivisés entre Europe balte, centrale et balkanique.

Chacun de ces mondes a ses marges, ses confins, qui oscillent souvent entre deux ensembles, raison pour laquelle la pertinence scientifique – ou du moins l'efficacité – de la notion de frontière dans la région peut être mise en cause. D'autant que ce monde est également divisé par des « frontières-fantômes » déjà évoquées. Les appartenances peuvent même être extérieures au monde

32 Piotr Wandycz, *The Price of Freedom. A History of East Central Europe from the Middle Ages to the Present* (London: Routledge, 1992).

33 Jacques Droz, *L'Europe centrale. Évolution historique de l'idée de « Mitteleuropa »*, Paris, Payot, 1960.

34 Vienne, 1880-1938. *l'apocalypse joyeuse*, Catalogue de l'exposition « Vienne, Naissance d'un siècle, 1880-1938 », 13 février 1986-mai 1986, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1986.

centre-européen : les minorités allemandes d'Europe centrale ont des liens avec l'Allemagne, la minorité suédophone de Finlande avec la Suède, une partie du monde croate est tournée traditionnellement vers l'Italie et le monde méditerranéen, les minorités russes implantées sur les marges de l'Empire russe ou soviétique regardent vers Saint-Pétersbourg ou Moscou, les Turcs de Bulgarie vers Ankara, les maigres communautés juives survivantes vers les Amériques ou Israël.

Affirmer le caractère secondaire des frontières en Europe alors qu'elles représentent 37 000 kilomètres et 90 bordures interétatiques³⁵ et que leur défense ou leur conquête a mobilisé tant de forces et d'efforts au long des siècles peut sembler paradoxal. Pourtant, souligner la supériorité des flux sur des frontières réifiées permet de mieux comprendre les développements historiques et d'intégrer aussi la notion de fragilité de ces limites, qu'il s'agisse de leur contestation récurrente ou des remises en cause impériales ou supranationales. La notion de légitimité frontalière ne fait que perpétuer sa faiblesse consubstantielle en sous-entendant une homogénéité nationale comme but ultime alors que la région est marquée par la constance des flux et des reflux de population. Conséquence de la fragilité et des contestations, les dénominations restent en suspens.

35 Étienne François, Thomas Serrier (dir.), *Europa, notre histoire. L'héritage européen depuis Homère*, Paris, Les Arènes, 2017, p. 737.

Quand les situations « marginales » sont majoritaires et que la puissance politique locale n'a plus ses atours de forces organisatrices reconnues et légitimées par la durée, le présupposé de la logique identitaire associé à l'État est mis en cause. Dans les articles qui suivent, ce sont des processus d'identification concurrents, des logiques sociales et économiques transfrontalières qui priment, et donc le récit historique se distancie des appels à une mémoire historique légitimatrice des États du moment. Or l'équation usuelle, dérivée en partie du droit international et du droit constitutionnel, est tout autre : l'État y fait écho à une puissance exercée sur un territoire doté de frontières et à une homogénéité de l'adhésion d'une population au pouvoir politique. Cette équation est présentée par toutes les histoires nationales avec la force de l'évidence en se référant aux modèles des récits nationaux de l'Europe occidentale. Le pas de côté imposé par l'étude de l'Europe médiane relativise tous les termes de cette équation et doit interroger les récits nationaux occidentaux, dans le prolongement de travaux cités notamment plus haut. À l'instar du questionnement sur la présence du colonial dans les dynamiques anglaise, française, belge, etc., la présence de l'Europe médiane hors de ses terres en soulève un autre.

Et cette interpénétration, largement transeuropéenne, des évolutions culturelles, sociales, politiques ou économiques, amène à prêter une attention particulière aux

politiques mémorielles très éclatées et concurrentes en Europe aujourd’hui. Le souci de légitimation par l’histoire nationale, dans une optique de concurrence des victimes et de promotion de l’héroïsme national, très fort notamment en Pologne, en Ukraine ou en Hongrie, rend le travail de l’historien très complexe, d’autant que, dans ces trois pays, les moyens consacrés à cette « politique de l’histoire » excèdent ceux consacrés à la recherche historique proprement dite. En changeant partiellement les conditions d’exercice de la profession d’historien en Europe médiane, cette évolution interroge les formes des productions et des échanges intellectuels. Mais il faut aussi prendre en compte les mouvements de résistance face à ces politiques d’emprise sur la recherche, tant sur place qu’à l’extérieur. De ce point de vue, l’Europe médiane est aujourd’hui un champ éthique de premier plan pour les historiens de l’Europe, où qu’ils soient. Il interroge

notamment sur le financement prioritaire accordé à des organes dont l’objectif est plus la propagande historique que la recherche, mais aussi sur les libertés académiques et sur le droit d’accès aux archives, des enjeux dont l’importance n’a pas diminué depuis la chute des régimes communistes dans cette région.

Il s’agit aussi de combler un angle mort de la recherche en la cartographiant pour l’appréhender dans une démarche globale. Car cette aire permet d’interroger efficacement le rapport entre carte mentale et stratégies de recherche, un rapport qui demeure crucial pour les sciences humaines et sociales alors que la demande de légitimation par l’histoire s’accroît. Face à ces défis très actuels, l’entretien avec Barbara Kirshenblatt-Gimblett et le débat avec Philipp Ther ouvrent sur la dimension globale des problématiques traitées par l’ensemble des contributeurs.